

Archives de sciences sociales des religions

Numéro 116 (octobre - décembre 2001)
Varia

Jean-Daniel Dubois

Guy G. Stroumsa, *Barbarian Philosophy, The Religious Revolution of Early Christianity*

Tübingen, Mohr Siebeck, 1999, XII+345 p.
(Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen
Testament, 112)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Daniel Dubois, « Guy G. Stroumsa, *Barbarian Philosophy, The Religious Revolution of Early Christianity* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.34, mis en ligne le 17 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/index507.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://assr.revues.org/index507.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

démarche ne manquent cependant pas, en Israël comme en Amérique. Autre épisode marquant de cette relation ambiguë : la visite avec dépôt de gerbe, en 1985, du président Reagan et du Chancelier Kohl au cimetière militaire de Bitburg où cohabitent soldats SS et soldats allemands victimes des SS. Malgré leurs interventions pressantes, les responsables juifs américains ne sont pas en mesure de dissuader le président d'accomplir ce geste. L'A. relève ainsi l'impuissance de la communauté juive, son incapacité à influencer sur les décisions de Washington et sa politique allemande. Enfin, la réunification de l'Allemagne en 1990 est ressentie comme une expérience douloureuse par de nombreux juifs américains, survivants de la shoah. Là encore, malgré les pressions, ceux-ci ne peuvent l'empêcher.

La réunification se fait dans un climat entre-temps alourdi par la prise de conscience de la shoah et le retour de la mémoire. Commencée en 1961 avec le procès Eichmann, cette prise de conscience culmine en 1993 avec l'inauguration par le président Clinton du Musée Mémorial de l'Holocauste de Washington. Entre les deux, une série d'événements médiatiques a contribué à sensibiliser le public américain juif et non juif à la tragédie du judaïsme européen : diffusion en 1978-1979 de la série télévisée *Holocaust*, sortie en 1994 du film de Spielberg, *La Liste de Schindler*, etc.

Le climat qui entoure la réunification est peu fait pour emporter l'adhésion des juifs américains. L'événement se produit en effet dans un ciel encore chargé des nuages accumulés quelques années auparavant (1986-1987) autour de la « querelle des historiens » (on se souvient que ce débat, orchestré par la presse allemande, donc largement médiatisé, avait opposé des spécialistes allemands, américains et israéliens de la Deuxième Guerre mondiale et qu'il donna pour la première fois l'occasion à des historiens allemands qui entendaient relativiser la responsabilité historique de l'Allemagne d'exprimer publiquement leur point de vue). Last but not least, l'aide de l'Allemagne à l'Irak (avant la guerre du Golfe) et les prises de position anti-américaines des Verts et des pacifistes allemands, en pleine guerre du Golfe cette fois et alors que les skuds tombent sur Tel Aviv, ne font que renforcer l'image négative de l'Allemagne auprès du public juif. Enfin, les incidents racistes, à caractère xénophobe et antisémites qui se produisent à l'Est comme à l'Ouest dans la foulée de la réunification ne font qu'assombrir le tableau.

Aussi la tâche des diplomates allemands en poste aux États-Unis et des dirigeants politiques allemands, tous soucieux d'imposer une

image positive de l'Allemagne d'après-guerre, n'est-elle pas facile ; il leur revient d'instaurer un climat de confiance dans un contexte tendu. Ils doivent, en effet, tenter de limiter l'impact négatif auprès de l'opinion juive américaine de certaines des ambiguïtés que révèlent ou confirment les sondages : ambiguïtés d'une société allemande où, d'un côté subsistent de forts préjugés antijuifs, mais où de l'autre, une partie de la jeune génération exige que toute la lumière soit faite sur le passé des parents, tandis qu'une autre partie (minoritaire mais agissante) de cette génération semble céder à certaines formes de néo-nazisme ; ambiguïtés d'une classe politique, acquise à la démocratie et « ancrée à l'ouest » mais plus 'décomplexée' et déculpabilisée par rapport au passé.

En bref, au terme de l'analyse scrupuleuse de quarante années de relations ambiguës, ici très sommairement évoquées, l'A. est tenté de conclure que l'influence de la communauté juive dans son face à face avec l'Allemagne a davantage prise sur l'opinion publique que sur la classe politique américaine. S'il fallait établir un bilan, peut-être pourrait-on dire que les échecs politiques sont équilibrés par les succès en matière de communication et de sensibilisation, pour preuve la multiplication des mémoriaux de l'Holocauste sur le territoire américain et l'américanisation de la shoah (voir Peter Novick, *Holocaust in American Life*, Arch. 112.40, pour une approche critique de cette question). Qu'en est-il de l'influence de cette même communauté juive américaine auprès des autorités de Washington en ce qui concerne les relations avec Israël et le conflit israélo-palestinien ? De cet autre dossier oh combien sensible et actuel, il n'est pas question ici.

Régine Azria.

116.34

STROUMSA (Guy G.).

Barbarian Philosophy, The Religious Revolution of Early Christianity. Tübingen, Mohr Siebeck, 1999, XII+345 p. (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament, 112).

Après *Savoir et salut*, Paris, Cerf, 1992 et *Hidden Wisdom: Estoteric Traditions and the Roots of Christian Mysticism*, Leyde, E.J. Brill, 1996 (cf. Arch. 104.54), voici un nouveau recueil d'articles de G.G.S. (Département des religions comparées, Université hébraïque de Jérusalem). Sur les dix-huit contributions du volume, cinq sont publiées pour la première fois. L'ensemble illustre, une fois encore, l'extraordinaire agilité de son auteur à se mouvoir dans le monde des religions de l'Antiquité

sans perdre de vue un questionnement toujours d'actualité sur les raisons qui ont transformé le christianisme, à l'origine un radicalisme religieux de l'amour du prochain (surtout chap. 1), en une religion pouvant pratiquer l'intolérance et la persécution (surtout chap. 6 et 8). Le sous-titre du volume indique la perspective d'ensemble : pour expliciter cette « révolution » du christianisme antique, G.G.S. tente d'analyser les phénomènes repérables dans la mise en place, en quelques siècles, d'une religion d'État qui réussit à fonder son autorité sur un corpus d'écritures canoniques (juives et chrétiennes) tout en intégrant la culture classique de l'Antiquité gréco-romaine. Le christianisme est à ce titre une « philosophie barbare », pour reprendre une expression classique, qui s'appuie sur deux piliers à la fois, un peu comme une ellipse à double foyer. Les implications herméneutiques de la situation du christianisme ancien (surtout chap. 2 et 4) sont confrontées aux regards croisés du judaïsme et du paganisme qui voient naître une « troisième voie », chrétienne, dont l'originalité réside dans une approche différente de la personne (chap. 9 à 13) et de ses convictions religieuses. Déjà le dialogue, par textes interposés, entre Origène et Celse (chap. 3) laisse entrevoir un christianisme en passe de proposer une pratique intériorisée de la religion ; mais l'œuvre de Tertullien illustre encore mieux comment le christianisme glisse progressivement vers l'intolérance (chap. 6 sur l'idolâtrie, et chap. 9 sur les pratiques de pénitence). Plusieurs dizaines de pages sont consacrées aux racines chrétiennes de l'antijudaïsme (surtout chap. 5 et 8) ; G.G.S. aime à traquer les comportements ambivalents du christianisme (chap. 4, 5, 7 et 8).

La Palestine des premiers siècles de l'ère chrétienne sert de kaléidoscope pour découvrir les nœuds de relations entre juifs, chrétiens, arabes et païens de toutes sortes qui partagent, sans le savoir, la même « syntaxe des comportements religieux » (chap. 7 et 9 à 13) ; la chair, le péché, les visions, les rêves, la magie, la divinisation, la folie, ou les exercices d'ascèse sont autant de lieux où se confrontent les perspectives chrétiennes et les religions antiques. Grâce à une bibliographie qui balise les travaux érudits des deux côtés de l'Atlantique, G.G.S. sait envisager une histoire au long terme pour faire apparaître des pans fondamentaux de la culture chrétienne et de la rationalité occidentale. Ses remarques finales (chap. 18) sur la coarticulation entre un discours chrétien sur les pèlerinages dans les Lieux Saints et les représentations antiques, médiévales et modernes d'une Jérusalem céleste laissent entendre les difficultés d'une approche comparée des reli-

gions dans la Jérusalem d'aujourd'hui. On regrette parfois le caractère général de plusieurs contributions malgré de nombreuses incursions dans des textes précis. On se réjouira, en revanche, de plusieurs articles qui proposent des pistes nouvelles sur les marges du christianisme ; après tout, l'A. connaît bien les mouvances ésotériques, juives et chrétiennes, de l'Antiquité, sans compter la religion manichéenne. En s'intéressant au gnostique carpo-cratien Épiphane et à son traité *Sur la justice* (chap. 14), ou au mouvement des Audiens (chap. 15), il montre sur des cas peu étudiés que les marges du christianisme expliquent souvent le radicalisme du discours chrétien antique ; à propos du manichéisme, il cherche à comprendre le propos d'Augustin sur l'existence, selon les manichéens, de deux âmes dans la personne humaine (chap. 17), et l'importance anthropologique du rejet manichéen des pratiques baptismales (chap. 16) ; faut-il aller chercher en Inde une nouvelle influence du bouddhisme sur le manichéisme naissant (p. 278ss.), alors que le contexte elchasaïte des origines babyloniennes de Mani suffit à en rendre compte ?

G.G.S. sait faire réfléchir, et sortir des sentiers battus. Ce nouveau livre peut désarçonner par la variété des sujets abordés ; il constitue une belle somme de travaux en marche. Après tout, l'A. est lui-même un pèlerin à l'écoute des monuments littéraires de l'Antiquité chrétienne, qui parlent quand on sait les faire parler.

Jean-Daniel Dubois.

116.35

TATLA (Darshan Singh).

The Sikh Diaspora: The Search for Statehood. Londres, UCL Press, 1999, 327 p. (bibliogr., index, glossaire, cartes, tableaux).

Cet ouvrage constitue la première étude de cas d'une collection dirigée par Robin Cohen, intitulée « Global Diasporas » dont deux livres précédents encadrent l'approche théorique. Selon l'auteur, la migration Sikh ne saurait être qualifiée de diaspora « classique », car il ne s'agit pas de dispersion forcée. Il s'agit d'une diaspora « globale » dont l'implantation depuis un siècle dans des sociétés aussi variées que le Canada, les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Afrique de l'Est, la Malaisie ou la Nouvelle Zélande, s'est effectuée en trois étapes : sous la colonisation anglaise, après l'indépendance de l'Inde, de 1947 jusqu'aux années quatre-vingt, et enfin à la suite des tragiques événements du 3 juin 1984 où l'armée indienne détruisit à Amritsar le lieu saint de la communauté Sikh